Et enfin ...

Al-Balagh, 16 décembre 1945.

Tout, en Égypte, se déroule exactement comme les Égyptiens le souhaiteraient, et de la meilleure façon qu'ils puissent désirer : un ordre aussi stable que les montagnes sont stables, une sécurité générale où le fort et le faible trouvent également le repos, une intégrité dans l'action telle que l'histoire n'en a jamais enregistré de semblable pour aucune nation en aucun temps, et une sincérité dans la parole qui deviendra proverbiale pour les générations à venir. Tout, en Égypte, se déroule exactement comme les Égyptiens le souhaiteraient ; tout se déroule avec une régularité constante et ininterrompue, tout comme le soleil et la lune parcourent le ciel.

Lorsque l'Égypte se lève le matin, les ministres et les fonctionnaires se rendent à leurs bureaux, et font le travail que Dieu veut qu'ils fassent, et perdent le temps que Dieu veut qu'ils perdent, et disent ce que Dieu veut qu'ils disent. Et lorsque le soleil s'incline du zénith du ciel et penche quelque peu vers son coucher, les ministres et les fonctionnaires rentrent chez eux, et mangent ce que Dieu veut qu'ils mangent, et dorment ce que Dieu veut qu'ils dorment. Et lorsque le soleil a rejeté son manteau d'obscurité, comme le dit l'ancien poète, les ministres et les fonctionnaires se dirigent vers leurs clubs et leurs cafés, vers leurs terrains de jeu et leurs lieux de divertissement, et se divertissent comme Dieu veut qu'ils se divertissent, et conversent jusque tard comme Dieu veut qu'ils conversent, et boivent comme Dieu veut qu'ils boivent — jusqu'à ce que, à minuit, les ministres et les fonctionnaires rentrent chez eux, et qu'il y ait le sommeil, et qu'il y ait les rêves ; puis, lorsque le matin revient, ils reprennent la vie du lendemain tout comme ils avaient commencé celle d'hier. Et Dieu fait pénétrer la nuit dans le jour et fait pénétrer le jour dans la nuit, et le soleil poursuit sa course jusqu'à son lieu de repos fixé — telle est l'ordonnance du Tout-Puissant, de l'Omniscient.

Et le peuple égyptien est calme, tranquille, regardant les ministres et les fonctionnaires aller et venir tout comme il regarde le soleil se lever et se coucher, méditant sur les signes de Dieu, s'émerveillant de la sagesse de Dieu, absolument certain que tout se déroule exactement comme le destin l'a décrété depuis l'éternité, et tout comme la Plume l'a inscrit sur la Table préservée avant que la lumière et l'obscurité ne

fussent créées, et avant que la terre ne fût étendue et le ciel élevé, et les planètes et les étoiles dispersées entre eux.

Il se trouve parmi les Égyptiens ceux qui s'impatientent de cette vie stable et uniforme, qui se déroule vers sa fin sur un cours facile et régulier, sans détour et sans déviation ; et ces Égyptiens-là sont les malades pour lesquels nous devons chercher un traitement médical, afin de guérir leur cœur et leur âme de cette impatience, qui n'indique rien d'autre qu'un tempérament désordonné, un goût corrompu et une disposition déréglée.

Et ils cherchent, à cette impatience qui est la leur, des prétextes qu'ils inventent de toutes pièces, qu'ils fabriquent à partir de rien, et qu'ils créent en eux-mêmes ; car ils n'aiment pas le calme, et ne se sentent pas à l'aise dans la stabilité. Ils ont grandi avec les Anglais installés dans leur pays, maîtres de leurs propres intérêts, tandis que les ministres et les fonctionnaires allaient et venaient ; pourquoi donc s'impatientent-ils maintenant de ce avec quoi ils ont grandi, et se lassent-ils de ce à quoi ils auraient dû légitimement s'habituer ?! Pourquoi réclament-ils maintenant l'évacuation des Anglais d'Égypte ?! Et quelle offense les Anglais leur ont-ils faite, pour qu'ils s'impatientent ainsi d'eux, qu'ils désavouent leur présence, et qu'ils se départent des traditions connues d'eux ?!

Car les Égyptiens sont connus pour la générosité de leur hospitalité depuis les temps les plus anciens — pourquoi donc ce reniement de l'hôte ?! Pourquoi cette impatience envers lui ?! Et que diraient-ils à leurs ancêtres, si leurs ancêtres étaient ressuscités de leurs tombes ?! Et que diront-ils à leurs propres fils, lorsque leurs fils les interrogeront sur ce mal soudain — comment est-il survenu, et d'où provient-il ?!

Les Anglais nous ont accompagnés depuis notre naissance, tout comme le temps lui-même nous a accompagnés ; nous ne leur avons fait aucun tort, et ils ne nous ont fait aucun tort — pourquoi donc réclamons-nous leur évacuation de nos demeures ?! Et pourquoi insistons-nous sur cette revendication, et allons-nous jusqu'à cet excès dans notre insistance ?!

Voyez-vous maintenant la raison pour laquelle le gouvernement a tant hésité avant de réclamer l'évacuation ? Il voulait nous ouvrir les yeux sur les conséquences de l'affaire, nous alerter sur ses sources et ses origines, et nous rappeler les manières que nous avons héritées de nos ancêtres, et que nous devons transmettre à nos propres fils — des

manières qui nous obligent à honorer l'hôte, à nous réjouir de sa présence, et à nous tenir envers lui dans la position d'un serviteur envers son maître, d'un esclave envers son seigneur. N'est-ce pas notre ancien poète qui a dit :

Et je suis bien l'esclave de l'hôte, tant qu'il demeure présent, bien qu'en rien d'autre en moi ne se trouve rien qui ressemble à un esclave.

Et le moins qu'un gouvernement sage, conscient de son devoir et fidèle à lui, doive faire, c'est de guider le peuple lorsqu'il s'égare, de le discipliner lorsqu'il se détourne de la noble conduite, et de le remettre sur le droit chemin lorsqu'il en dévie. Mais les choses se sont vraiment mal passées en ces jours — si mal passées que c'est maintenant le peuple qui discipline le gouvernement, ou plutôt, disons, c'est maintenant le peuple qui force le gouvernement à de mauvaises manières, à dévier de son véritable but, à demander à l'hôte de partir, et aux Anglais d'évacuer !

La corruption est bien apparue sur la terre et sur la mer, par ce que les mains des hommes ont acquis — et voilà que le peuple égyptien s'impatiente de ses hôtes anglais, et les presse avec insistance d'évacuer, et voilà qu'il réclame de son propre gouvernement que ces hôtes soient contraints de partir.

Le peuple a réclamé cela dans ses conversations et dans ses journaux, et le Parlement s'est trouvé contraint de le réclamer tout comme le peuple l'avait réclamé, tandis que le Premier ministre se bouchait les oreilles, autant qu'il le pouvait, pour ne pas entendre ce mot, et pour épargner à sa noble personne la blessure de ce manquement aux manières. Mais le peuple a insisté, et s'est noyé dans son insistance, jusqu'à ce que le chef du gouvernement fût contraint d'écouter, et contraint de parler ; et c'est ainsi qu'il a dit au Parlement, par excuse, par espoir, par retard et par atermoiement, qu'il saisirait l'occasion dès qu'elle se présenterait.

Mais le peuple a insisté, et s'est noyé davantage dans son insistance, et ne s'est contenté ni d'excuses ni d'espoirs, ni satisfait de retard ni d'atermoiement ; alors le Premier ministre a fait un pas de plus, et a réuni l'assemblée, et lui a parlé et l'a écoutée, et a annoncé au peuple, en septembre dernier, que le moment était propice pour réclamer l'évacuation. Et en ce moment propice, il dénonçait encore la corruption de l'époque, l'éloignement du peuple de sa propre nature, et sa déviation

de ses manières anciennes ; mais il cachait une chose en lui-même, et montrait à ce peuple — qui ressemble à des enfants — une autre chose, par laquelle il les apaisait, les amusait, et les berçait doucement vers le calme et le sommeil.

Mais le peuple ne s'est pas calmé, et n'a pas dormi, et a continué à réclamer que l'hôte fût expulsé et contraint d'évacuer le sol de la patrie ; et le Premier ministre continuait à se boucher les oreilles, mois après mois et une partie d'un autre mois, jusqu'à ce que la corruption soit devenue générale, contagieuse comme une épidémie, et voilà que les ministres eux-mêmes se mirent à réclamer de leur propre chef que l'hôte fût expulsé et contraint d'évacuer le sol de la patrie. Et le chef fut étonné, puis il le nia, puis il s'emporta — puis il réfléchit, et se trouva entre deux options : soit renoncer à son poste et rester chez lui, afin qu'un autre chef vienne qui expulserait l'hôte et réaliserait l'évacuation ; soit se joindre à ce sur quoi le peuple s'était unanimement accordé — ce tempérament désordonné, cette disposition corrompue, cette déviation du goût par rapport au droit chemin — et réclamer lui-même l'évacuation, et prendre la tête de l'expulsion de l'hôte du sol de la patrie.

Et le Premier ministre réfléchit et pesa l'affaire, puis délibéra et médita, puis se trouva contraint de suivre le même chemin que le peuple, et d'arriver à la même grossièreté et au même goût corrompu où le peuple était arrivé ; il se résolut à agir, et parvint à peine à le faire ; il avança, bien que, s'il l'avait pu, il eût préféré se retenir ; et il se récita, entre lui-même et son âme, les paroles d'Abou al-'Ala :

Et lorsque je vis l'ignorance se répandre parmi les hommes, je feignis moi-même l'ignorance, jusqu'à ce qu'on crût que j'étais moi aussi ignorant.

Pourtant notre Premier ministre n'alla pas jusqu'à l'excès dans cette feinte ignorance, et ne se contraignit pas trop durement à suivre le rythme du peuple ; il se contenta de desserrer un peu la bride, et approcha l'hôte avec quelque timidité, lui demandant, doucement, courtoisement, délicatement, et avec bonté, s'il était disposé — non pas à partir, mais à négocier son départ. Et il est naturel que de telles choses ne doivent pas être saisies par la force, de peur que l'hôte ne soit troublé dans son lieu de repos avant que nous ne lui ayons exposé les motifs convenables, préparé les moyens convenables, et usé de douceur envers lui dans ce que nous voulons de lui et lui demandons.

Telle est notre histoire depuis que l'Allemagne s'est rendue en mai dernier, et depuis que le Japon s'est rendu en août dernier, et depuis que le comité politique a décidé que le moment était propice pour les négociations en septembre dernier.

Et notre histoire peut se résumer en deux mots, ou en trois : un peuple de mauvais goût désirant chasser l'hôte de sa maison, et un chef bien élevé, cultivé, désirant rester généreux jusqu'au bout, qui se trouve ensuite contraint, à la fin, de suivre le peuple, en le faisant avec toute la douceur que la douceur peut permettre.

L'essentiel est que le Premier ministre a finalement été contraint de partager le mal du peuple, et de demander aux Anglais de fixer une date — non, comme je l'ai dit, pour l'évacuation elle-même, mais pour la négociation sur l'évacuation.

Mais la guerre a tout corrompu, car ce ne sont pas seulement les hôtes qui ont été corrompus et dont le goût s'est aigri, mais les invités eux-mêmes qui ont été corrompus et dont les manières se sont aigries aussi. Il était d'usage qu'un invité ne s'attardât point une fois que la maison lui était devenue inhospitalière, et qu'il sentît l'aversion ou le dédain de son hôte envers lui ; et il eût été naturel que les Anglais évacuassent dès qu'ils eussent senti notre impatience et notre indifférence envers eux. Mais ils sont restés, et ont insisté pour rester, tandis que nous nous impatientions, et insistions sur notre impatience ; et plus nous montrions cette insistance, plus ils montraient diverses formes de défi et de dédain.

Et les déclarations de M. Bevin à la Chambre des communes n'étaient-elles rien d'autre que des formes de défi, et des nuances de dédain ?! Nous réclamons l'évacuation, et pressons notre revendication avec insistance, et il dit aux Britanniques que le gouvernement égyptien ne lui a rien demandé du tout !

Et pour cette raison, je ne serai pas surpris si le secrétaire aux Affaires étrangères britannique, en recevant cette demande douce et délicate que le Premier ministre lui a envoyée, se contente de secouer la tête, de hausser les épaules, de dessiner un sourire moqueur sur ses lèvres, et d'ordonner à l'un de ses assistants de répondre à notre Premier ministre qu'il fixera la date des négociations au moment opportun ; car le moment opportun diffère entre nous et les Anglais — il diffère même entre nous-mêmes, car ne voyez-vous pas que nous-mêmes avons jugé le moment propice en septembre, et pourtant n'avons pas demandé les

négociations avant décembre ? Qu'est-ce donc qui empêcherait les Anglais de juger le moment propice chaque fois qu'il leur plaira, plutôt que chaque fois qu'il nous plaira ?! Et que doit donc faire le Premier ministre, s'il reçoit la réponse selon laquelle la date des négociations sera fixée au moment opportun ?! Doit-il s'y résigner, quelle que soit la colère du peuple, ou doit-il se joindre au peuple dans sa colère — et dans ce cas, que doit-il faire ?!

Et tous ces problèmes ne sont nés que de la corruption de l'époque et du changement de caractère des gens ; car si le temps avait passé comme il passait autrefois, sain et tempéré, et si les gens étaient restés comme ils étaient autrefois, bien élevés, cultivés, et honorant l'hôte, ces problèmes ne seraient jamais apparus, et le Premier ministre n'aurait jamais été poussé à cette vie compliquée, remplie de chagrins et de soucis.

Et il semble que la vie du Premier ministre soit vraiment devenue compliquée, remplie non seulement de chagrins et de soucis, mais, à côté de ces chagrins et de ces soucis, de quelque chose d'autre qu'on pourrait presque appeler appréhension et crainte. Car les journaux nous ont dit hier que le Premier ministre recourt à des précautions auxquelles personne avant lui n'a jamais recouru — pas même son grand mentor, Sidqi Pacha ; car nous n'avons jamais connu Sidqi Pacha postant des policiers secrets sur les toits des maisons lors de ses allées et venues. Mais les journaux nous informent que le Pacha al-Nokrachi a épuisé les forces de la police secrète du Caire, et a ensuite transformé certains des policiers réguliers, en uniforme, en policiers secrets, cachant leurs uniformes officiels et les habillant de galabiehs, et les postant sur les toits des maisons, pour le protéger sur son chemin de sa maison vers le cortège du Mahmal, et sur son chemin de retour de ce cortège vers sa maison.

Cela est-il vrai ?! Et si cela est vrai, quelle en est l'explication ? Quelle en est la justification ? Et comment cela pourrait-il être accepté, ou trouvé tolérable ?!

Est-il vrai que le Pacha al-Nokrachi a recouru à ce à quoi son mentor Sidqi Pacha n'a jamais recouru, introduisant la police dans les maisons mêmes des gens et la postant sur les toits des maisons, pour protéger son chemin dans ses allées et venues ?! Le protéger de quoi ?! Du fait qu'il est un chef en qui le peuple a cru d'une foi absolue, tout comme il a cru autrefois absolument en Sidqi Pacha avant lui, et pour l'amour de qui le

peuple a rejeté ses anciens chefs ?! Quant au chef du Wafd, personne ne lui prête attention, personne ne se préoccupe de lui, personne ne sent même sa présence. Et c'est précisément pour cette raison que sa maison est assiégée, son club est assiégé, et qu'il est harcelé chaque fois qu'il se rend à la prière — tout cela, bien sûr, par douceur envers lui et par tendresse pour lui, afin qu'il n'ait pas à être témoin de l'indifférence des gens envers lui, de leur désaveu de lui, et de leur éloignement de lui.

Le Pacha al-Nokrachi a pris les cœurs de tout le peuple au Pacha al-Nahhas, une prise puissante et considérable en vérité ; qu'a donc à craindre le Pacha al-Nokrachi, avec les cœurs du peuple à ses côtés, et les âmes du peuple entièrement à son commandement ?! Qu'a à craindre le Pacha al-Nokrachi, ayant lui-même demandé la négociation avec les Anglais et suivi le rythme du peuple dans son empressement pour l'évacuation ?! Le temps n'est-il pas venu pour que cette tragédie comique prenne fin ?! Le temps n'est-il pas venu pour que cette obscurité divertissante se dissipe ?! Le temps n'est-il pas venu pour que ceux en qui personne ne croit, et en qui personne ne place aucune confiance, retournent dans leurs propres maisons, se contentent de la vie tranquille et oisive que Dieu leur a répartie, et laissent au peuple son propre droit de choisir, librement et ouvertement, ceux qui parleront en son nom et agiront sur son ordre — parce que le peuple les aime et qu'ils aiment le peuple, et parce que, si ces véritables chefs venaient à se présenter, ils ne posteraient jamais de policiers secrets sur les toits, ni n'introduiraient la police dans les maisons mêmes des gens sans l'autorisation d'un juge.